

Luc Bourdon
Sortir des sentiers battus

Élie Castiel

Number 313, April 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2018). Luc Bourdon : sortir des sentiers battus. *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 46–48.

Luc Bourdon

Sortir des sentiers battus

ÉLIE CASTIEL

Discuter de cinéma avec Luc Bourdon, c'est non seulement parler de son plus récent film, 10 ans après son premier - bien qu'entrecoupé d'*Une vie pour deux* (2013), une captation théâtrale à partir de l'œuvre éponyme de Marie Cardinal, mise en scène à Espace Go par Evelyne de la Chenelière - mais mettre en évidence son métier. Plus qu'une suite à *La mémoire des anges*, ce nouvel essai-documentaire est encore plus radical dans sa forme, non seulement dû, comme dans le premier, à son refus de narration, mais dans sa disposition à transcender le rythme et à proposer un montage alternatif dont l'unique préoccupation est l'image, quelle soit fixe ou en mouvement. Rencontre au Café Cherrier, cet endroit convivial montréalais qui donne lieu aux dialogues les plus intéressants, entre gens de culture.

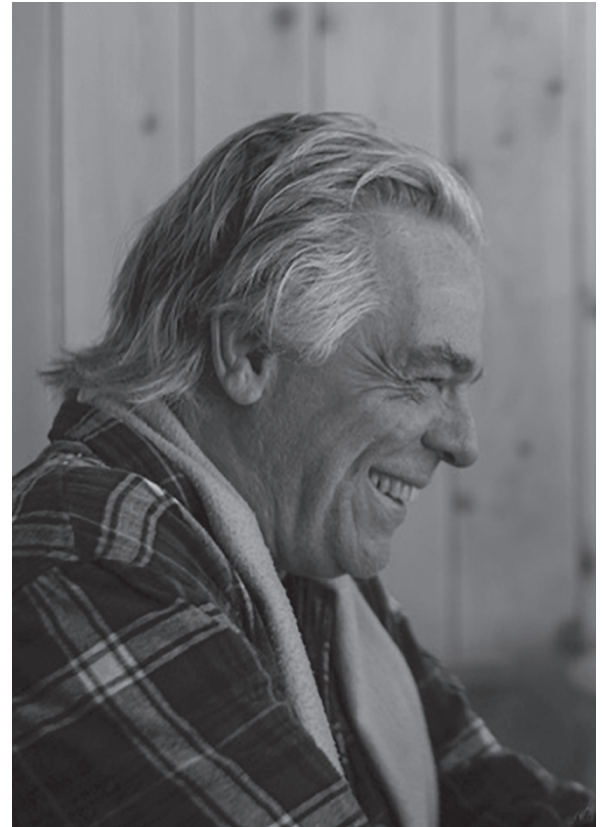
« ... quand je suis arrivé à cette phrase de René Lévesque qui dit que nous avons été "un peuple en jachère" pendant un certain temps, et qu'on a le droit de faire des erreurs, et que tous les peuples en font, et que ça peut faire beau de faire des erreurs... J'ai écouté ces mots maintes fois de nouveau en me disant finalement que c'est ce qui est intéressant. »

En comparaison avec La mémoire des anges, qui proposait un cadre plus serein, La part du diable, 10 ans plus tard, montre un Québec qui ne cesse de se remettre en question.

Cette nouvelle proposition est en fait la suite de *La mémoire des anges*, dont le discours s'étalait entre 1947 et 1967, alors que *La part du diable* couvre un enchaînement plus éclaté. Dans ma recherche pour ce nouveau film, la décennie des années 70 est celle qui m'intéressait le moins, par son ingratitude, son caractère incertain, mais aussi parce qu'il s'agit d'une période de notre histoire qui a été trop documentée. Donc, je me refusais à faire une suite à ça. Et tranquillement pas vite, tout cela s'est placé vers d'autres périodes (voir Critique, p. 44) et c'est devenu non une difficulté, mais essentiellement une nécessité, tout en sachant que ça pourrait être difficile à accomplir: afin de ne pas faire de la redite et éviter d'aller dans des champs d'enquête connus ou trop médiatisés ou encore, référencés.

Dans La mémoire des anges, vous êtes dans une position d'observateur, ou mieux encore d'explorateur d'une période que vous n'avez pas vécue en adulte, du moins dans les dernières années couvertes. Ici, vous devenez en quelque sorte le témoin.

Vous avez raison, mais en fait, je n'ai pas vraiment



travaillé sur ma mémoire à moi. Ce n'est pas un travail qui cherche à valider des idées, des partis pris, des compromis politiques; au contraire, j'ai essayé de trouver des choses inédites, qui surprennent, des découvertes, afin, surtout, d'éviter d'aller dans des sentiers battus. J'étais cependant tributaire de ces révélations, celles qui validaient une théorie, un scénario. Je me souviens que pour *La mémoire des anges*, j'avais fait une recherche très intuitive, d'un film à l'autre, d'une découverte à l'autre. Là, avec *La part du diable*, je me suis dit «on ne niaise pas avec le puck», cette expression de chez nous qui exprime admirablement bien la pensée. J'ai donc gratté le fond de ce qu'il m'était disponible de voir, tant du côté francophone qu'anglophone. Celle-ci, importante en quantité, mais pas toujours en qualité, même si on trouve parfois de vrais bijoux.



J'ai parcouru le temps de 1963 à 1986 pour avoir la bretelle d'avant et d'après. Après un travail de longue haleine, mais satisfaisant sur le plan professionnel, nous sommes arrivés à environ cinq heures de projection, que nous avons réduite à 80 minutes.

Le résultat de ce montage savamment orchestré n'est-il pas aussi le portrait d'un échec politique ? Et derrière ce constat, une sorte de résignation de la grande partie des Québécois. Lassitude ? Peur de l'inconnu ?

Ce que j'ai essayé de comprendre, c'est d'où nous sommes partis. Quelles étaient nos motivations ? Et ça, je les ai trouvées, et c'est en grande partie grâce à la cinématographie anglo-saxonne que j'ai pu trouver une unanimité à ce projet identitaire. Et quand je suis arrivé à cette phrase de René Lévesque qui dit que nous avons été « un peuple en jachère » pendant un certain temps, et qu'on a le droit de faire des erreurs, et que tous les peuples en font, et que ça peut faire beau de faire des erreurs... J'ai écouté ces mots maintes fois de nouveau en me disant finalement que c'est ce qui est intéressant. Nous

n'avons pas réussi, mais nous devons tout d'abord faire face à nos erreurs et surtout les admettre. Le Québécois a beaucoup de mal à mettre le doigt sur ses fautes. En regardant le film de près, on se rend compte qu'il y a quand même un chemin qui a été fait. Certaines choses ont été gagnées, d'autres perdues, d'autres jamais réalisées, mais d'autres qui n'ont pas bougé et qui sont difficiles à remuer. Et il y a des résistances. J'ai également tenté d'éviter le regard strictement du point de vue de Québécois francophones. On entend aussi des voix des Premières Nations, d'anglophones; on n'entend malheureusement pas celles des gens qui ne sont pas nés ici, parce qu'elles n'existent pas. Tout comme le discours féministe. Mais il n'y avait pas beaucoup de femmes à l'époque qui réalisaient. Néanmoins, dans la séquence tirée du film de Robert Favreau, *Le soleil a pas d'chance*, le constat est clair. On a là une erreur, une part de responsabilité non assumée, ou inconsciente. On voit où nous étions et on voit aussi le chemin parcouru. Est-ce que c'est un échec ? Pour ma part, non. Plutôt un dialogue qui

peut sembler comme un échec, mais dans tout dialogue existe une part de compromis. Comme chez le couple à la fin. Ils ne se comprennent pas, c'est une sorte de tour de Babel entre eux, mais il y a dialogue, et ça c'est important.

Dans votre réponse, il y a cette idée d'inclusion, discours de plus en plus actuel au Québec que vous abordez en filigrane. Et je vous trouve tout de même



courageux de l'admettre, de l'avouer, surtout en ces temps de déni populiste.

Pour moi, c'était important d'entendre parler quelqu'un comme Sam Steinberg du problème du bilinguisme, de l'entendre exprimer sa pensée. Mais aussi de voir la résistance des employés. Tout cela est beaucoup plus dynamique et cinématographique que de retrouver le discours d'un politicien qu'on connaît déjà et qui n'apporte rien de nouveau.

Et bien sûr, il y a ce refus catégorique de commentaire qui vous caractérise.

C'est clair. La cinématographie de l'ONF est truffée de narration et de voix *off* qui nous accompagnent et nous prennent par la main pour nous expliquer ce qui est déjà dans l'image. Moi, je suis complètement allergique à ça, ça a une nature impressionniste peu productive qui ne laisse rien à l'imagination.

D'une certaine façon, vous avez du respect pour le spectateur à partir du moment où il est complice des images qu'il voit à l'écran et peut les identifier. Mais le film s'adresse notamment à un public qui a connu, même jeune, cette époque.

En fait, la grosse surprise le soir de la première au FNC, j'avais terriblement peur de la réaction des anglophones et des jeunes. Il n'est pas évident de se faire dire «t'es un vieux con, on comprend rien à ce que tu dis...» Nombreux d'entre eux ont dit qu'il fallait montrer le film dans les écoles secondaires, les collèges et les universités, et que les images d'archives les interpellaient même s'ils n'ont pas connu les décennies couvertes.

D'où la magie des annales de conservation.

Effectivement, et celle de la photo. Là, on tombe dans un univers difficile à expliquer, mais rempli d'émotions qui nous happent, retiennent notre attention et finissent par raviver notre mémoire et nos souvenirs.

Si je me fie à cette réponse, la fiction, pour vous, c'est donc non.

Vous avez bien compris. Mais chose étrange, j'aime bien les mauvais films de fiction, parce que je me plais à imaginer ce que j'aurais changé pour qu'ils soient bons. Mais bon... je ne le ferai pas, car j'aime surtout l'utilité du cinéma et, dans ce sens, les documentaires s'y prêtent bien car ils peuvent, parfois, changer certaines choses. Et je dis bien «parfois». La fiction a quelque chose d'écologiquement douteux. Justement on ne parle jamais de l'écologie de l'image qui après tout, peut souvent être une notion de propagande. Mais ça, c'est une autre histoire. ▲